CEES NOOTEBOOM

533
Le Livre des jours

traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Philippe Noble



ACTES SUD

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation néerlandaise des lettres

Nederlands letterenfonds
dutch foundation for literature

"Lettres néerlandaises"
série dirigée par Philippe Noble

Titre original :
533
Een dagenboek
Éditeur original :
De Bezige Bij, Amsterdam, 2016
© Cees Nooteboom, 2016

Photos : Simone Sassen,
Éditions Phébus, Paris (ill. n° 6),
Matthias Horn, Berlin (ill. n° 14)

Illustration de couverture : © Pierre Joseph Redouté / AKG Images

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12070-2

CEES NOOTEBOOM

533

Le Livre des jours

traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Philippe Noble

ACTES SUD

1

Les fleurs de cactus ne peuvent se comparer à aucune autre fleur. À les voir, on dirait qu'elles ont remporté une victoire et, curieusement, qu'elles ont envie de se marier aujourd'hui même, mais avec qui ? Mystère. Mon plus vieux cactus, qui était déjà sur place quand je suis arrivé ici il y a quarante ans, est fait de l'union des contraires, comme s'il avait plusieurs âges en même temps. Il a de ces grandes feuilles, qui, bien entendu, ne méritent pas ce nom, ce sont plutôt de grandes mains tendues mais sans doigts, des formes ovales, vertes et massives, hérissées de petits piquants – le cliché du cactus dans un paysage mexicain. Je ne sais rien des cactus. C'étaient eux, ici, les habitants, et l'intrus c'est moi. Ils se dressent en divers endroits, il y a une partie négligée du jardin derrière mon atelier, où ils règnent en maîtres. Le cactus des contraires se tient à un autre endroit. À l'extrémité de ce qui sera bientôt un fruit que l'on appelle ici *chumba* et en français *figue de Barbarie* se trouve actuellement, en été, une fleur jaune. Certaines feuilles – je continue à les appeler ainsi – ont la consistance d'un cuir desséché, mais parfois, elles

ont ailleurs aussi de petites mains d'un vert clair et vif, et à condition d'en retirer les piquants, on peut les couper en menus morceaux et les manger. Quant à leurs grandes mains mortes, ils les laissent tomber, et elles surprennent par leur poids. Quand je fais le jardin, et que je ratisse après une tempête, par exemple, tout ce qui est tombé des arbres, je les ramasse avec précaution, de préférence avec des gants. Je jette alors ce qui est mort, mais en m'approchant je vois que la plante, un homme dont la taille est bien supérieure à la mienne, et qui semble, vers le bas, devenu ligneux, mort, sec et lourd, a de petites mains toutes neuves qui poussent sur cette matière morte. C'est ce que je veux dire en parlant de contraires, c'est comme si je me composais déjà, moi, pour partie de matière morte et qu'en même temps il me vienne de nouveaux membres, même si je me demande comment me représenter la chose. Quel pourrait être l'équivalent de cette fleur jaune ?

L'année dernière, après avoir traversé le désert d'Atacama, dans le nord du Chili, j'ai décidé de planter plusieurs cactus dans mon jardin espagnol. Il y a une jardinerie à l'autre bout de l'île. Quand j'ai demandé à voir les cactus, on m'a montré une énorme plante phallique qui me dépassait d'une bonne tête. Pas moyen de la faire entrer dans ma voiture, mais dans ses parages était stationnée une petite armée de ce que les vendeurs désignaient aussi sous le nom de cactus, et cela faisait beaucoup de monde, officiers et soldats revêtus d'uniformes variés. Chaque fois que je demandais, devant une forme complètement différente, le nom de cette espèce particulière, la réponse était invariablement : cactus, et c'est ainsi que j'en ai à présent cinq ou six dans mon jardin, ou ce qui

peut passer pour tel. À une exception près, ils ont survécu à l'hiver, et ils sont extrêmement difficiles à décrire. Dans son *Zibaldone*, Leopardi affirme que le poète ne doit pas seulement imiter la nature et la décrire à la perfection, mais qu'il doit le faire en outre *de façon naturelle.* Je voudrais bien vous y voir. Ils ne ressemblent en rien aux premiers occupants, aux cactus qui poussaient déjà ici. L'un d'eux est une petite colonne végétale qui m'arrive aux genoux ; avec les livres que j'ai achetés sur les cactées, je vais essayer de découvrir leurs noms, mais ça ne coule pas de source. Un autre se ramifie en plusieurs branches latérales à un peu moins d'un mètre du sol et poursuit au-delà son ascension verticale. Mais pourquoi parler de branches ? Elles ressemblent surtout à une partie du tronc qui aurait pris un chemin de traverse. Et tronc n'est peut-être pas non plus le mot juste. Disons, un cactus qui se prolonge aussi latéralement. Xec, qui ne sait pas non plus comment il ou elle s'appelle, prétend que cette espèce peut devenir très grande. Il me semble que j'ai déjà vu la même forme sur une publicité pour la tequila. Mais il se pourrait bien que ce soit sur l'étiquette d'une bouteille et que des vapeurs d'alcool aient obscurci ma vue. Et puis il y a aussi un obus de la Première Guerre mondiale, sorte de tubercule plutôt lourdaud, divisé en segments et hérissé d'une infinité de piquants, si bien que les tortues ne s'aventurent pas dans ses parages. Divisé en segments, est-ce bien la bonne expression ? Comment faisait Alexander von Humboldt, comment décrire un objet qui est vert, auquel une série d'entailles profondes, j'en compte quatorze, a fait perdre sa forme euclidienne de cône et qui, tout en restant au ras du sol, affirme son *être*

puissant et redoutable et tente de signifier dieu sait quoi du fait que les piquants qui le couvrent de toutes parts prennent en son sommet un ton carmin foncé ? Mais – première leçon – je ne dois pas les appeler "piquants", si acérés et venimeux qu'ils paraissent, et si grands qu'ils soient. Un cactus a des *épines*. Humboldt observait naturellement les signes distinctifs, le genre, les modes de reproduction, les similitudes. Moi, je n'ai pas l'instrumentation appropriée, tout ce que j'ai, c'est mon premier coup d'œil et la pauvreté de ma langue. Car en disant "vert", qu'est-ce que je veux dire au juste ? Combien y a-t-il de nuances de vert ? Il me suffit de regarder mes six nouveaux cactus et d'essayer de définir leurs couleurs pour devenir le champion du maniement des adjectifs.

Quoi qu'il en soit, j'ai aménagé pour eux une petite enclave, délimitée d'un côté par un antique mur de pierres sèches, *pared seca*, et de l'autre par une série de pierres semblables à celles du mur, que j'ai disposées sur la terre brune pour former une frontière poreuse, dont les tortues se moquent d'ailleurs éperdument. Elles ne peuvent atteindre que les feuilles les plus basses, mais les plaies laissées par leurs morsures ont des formes aussi irrégulières que certaines plantes elles-mêmes. Autour des cactus, j'ai planté d'autres succulentes, ce que nous appelons des plantes grasses, et l'une d'elles, l'une des multiples variétés d'æonium, a des feuilles vernissées d'un noir profond, si joliment réparties autour d'un point central que l'on ne peut s'empêcher de croire à la symétrie et à l'harmonie comme finalités de la création. Le noir de ses feuilles est si intense, et à vrai dire si sensuel que la plante serait l'ornement idéal pour la tombe d'une jeune poétesse

morte à la fleur de l'âge. Et j'ai beau aimer mes tortues, ce matin j'ai vu la plus vieille, sorte de patriarche qui survit à ses hivers sans moi depuis des temps immémoriaux, essayer de toutes ses forces de perturber par de perverses morsures l'harmonie de cette symétrie mathématique – un vrai sacrilège.

Mais comment punir une tortue dont les droits en ces lieux sont bien antérieurs aux miens ? Les tortues n'ont pas d'anneaux de croissance annuels, que je sache, si bien que je n'ai aucune idée de son âge, et pour sa part elle n'écoute pas mes remontrances. Ce que j'aimerais par-dessus tout : me regarder de son point de vue, pour voir à quoi ressemble cette chose. Une sorte de tour mobile, infiniment haute, qui peut vous donner de l'eau si vous le demandez sans équivoque. Au plus chaud de l'été, la tortue vient parfois sur la terrasse donner de petites poussées contre mon pied. Alors j'arrose les pierres et elle les lèche avec lenteur, mais à fond. Les pierres que j'ai posées l'année dernière autour des plantes pour protéger leurs feuilles inférieures de ses assauts, elle les a poussées sur le côté, millimètre par millimètre, tel un bulldozer vivant.

Il n'y a pas que les cactus dont je ne sais pas grand-chose, c'est aussi vrai des tortues, même si j'ai l'impression que les deux espèces ont certaines choses en commun, un côté réfractaire, indocile, peut-être même le matériau dont elles sont faites, dur et coriace. Carapace ou épines, ce sont des moyens de défense, au toucher une patte de tortue rappelle tout à fait la "peau" de certains cactus, et mes tortues pondent leurs œufs dans la terre, comme si elles-mêmes croyaient être des plantes. Elles peuvent se passer

d'eau longtemps, mais savent me trouver quand elles ont vraiment soif. D'ailleurs elles pensent peut-être que je *suis* de l'eau. Le secret des cactus et de l'eau, je ne l'ai pas encore percé, c'est un mystère du trop ou du trop peu. J'étais ici jusqu'en octobre, puis j'y suis revenu brièvement en décembre. Jabi, le voisin, dit qu'il a beaucoup plu cet hiver. Mais dans les déserts, d'où ils viennent, il ne pleut pour ainsi dire jamais. Cette nuit, à la faveur d'un orage, il est tombé des trombes d'eau. Le ficus et le figuier en ont bien profité et ça se voit, leurs feuilles luisent. Les cactus ne se prononcent pas, du moins dans un langage intelligible pour moi.



Illustration n° 1 – Chumba *: le fruit du cactus-raquette (figue de Barbarie)*

Ils donnent à voir la singularité de leur forme comme si c'était leur devoir, ce qui est bien le cas, du reste. Ils obéissent à leur ADN comme leurs

ancêtres l'ont fait de toute éternité, selon un code de lois jadis rédigé pour eux et qu'ils suivent à la lettre, article par article. À moins qu'ils ne l'aient un jour, en un temps immémorial, écrit eux-mêmes, et peaufiné au fil d'innombrables procès et de leur jurisprudence ? À ce genre de questions, ils répondent par un mutisme implacable. Les arbres agitent leurs branches, les buissons se courbent, le vent mugit, mais les cactus ne se mêlent pas à ce type de conversation. Ce sont des moines, leur croissance est inaudible, s'ils produisent un bruit, mes oreilles ne sont pas équipées pour me permettre de l'entendre, leur forme est leur finalité, Aristote le savait déjà. Quant au fait que je puisse les voir, ils s'en moquent probablement.

2

Le jour de mon arrivée, Xec a fait irruption au bout de quelques heures, avec un livre sur la mort.

La poste avait déposé le paquet dehors, exposé à la pluie. Il avait sauvé le livre.

Ensuite, nous avons discuté de sa tâche. Xec est un sculpteur en négatif, il modifie la forme des arbres pour donner au jardin plus de lumière. Il y a de cela une demi-vie humaine, j'ai planté des palmiers, ils m'arrivaient aux genoux. Pendant des années, j'ai scié moi-même leurs branches mortes, jusqu'au jour où je n'en ai plus été capable. Les arbres – ils sont deux – devenus trop hauts, et moi trop vieux.

Les palmes, elles, sont inséparables du dimanche des Rameaux, une semaine avant Pâques, et de

l'entrée de Jésus à Jérusalem : le long du chemin, les gens le saluaient en agitant des palmes. Le jour des Rameaux, les palmes étaient consacrées et l'on pouvait emporter chez soi une petite branche, une miniature qui ne ressemblait pas à une vraie palme car l'endroit où elles sont rattachées au stipe, la partie qu'il faut scier, est hérissé de lames pointues qui peuvent vous infliger de vilaines blessures. L'hiver, Xec surveille le jardin, étrange amalgame d'habitants qui n'en font qu'à leur tête et qui m'attendaient au tournant quand j'ai fait mon apparition il y a plus de quarante ans. Une partie de cette population s'est éteinte entre-temps, le climat d'ici n'est pas clément et un jardin sans jardinier n'a pas la vie facile sur une île où le vent règne en maître et se déchaîne parfois, soufflant du nord et entraînant avec lui le sel de la mer. Xec est jeune et fort, en venant me voir il avait emmené sa petite fille, et si, ce jour-là, je l'ai associé à la mort, c'est à cause du livre qu'il m'apportait. C'était un livre de Canetti, qui ne voulait pas mourir, mais en soi cela ne suffit pas à vous faire associer un jardinier à la mort. Il y avait une autre raison. Je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas arraché les lys qui, avec leur entêtement dominateur, ne cessent de s'introduire entre les æoniums. C'était ce dont nous étions convenus. Il paraît que ces lys – je les appelle ainsi faute de connaître leur vrai nom – fleurissent toujours en mon absence, ce qui suffirait à me les faire prendre en grippe. Mais comment décrire cette hostilité ? Il faut commencer par les æoniums eux-mêmes, ces plantes grasses rassemblées comme une petite armée face à la terrasse et tournées vers la maison, qui sont la première chose que je vois en commençant ma

journée. C'est un peuple sans complications. Avec ses feuilles vert clair, disposées en cercle avec une belle régularité mathématique, il a gagné son droit à l'existence en restant depuis si longtemps à la même place, le plus souvent dans la solitude. Les lys sont des intrus, leurs longues feuilles minces n'arrêtent pas de monter et sont reliées à des oignons tenaces et persistants qu'on n'arrive pas à extirper sans arracher du même coup la moitié des æoniums, j'ai failli m'y rompre le dos. Xec avait promis de les déterrer au moment où le sol serait un peu plus accommodant et où mes pérégrinations m'auraient amené à l'autre bout du monde.

En réponse à ma question, Xec leva un pied. La plante était marquée d'une large tache noire qui évoquait la pourriture et n'augurait rien de bon. Et en effet, il avait été opéré à ce pied, me dit-il, d'un cancer de la peau. La tache noire, les lys, le livre de Canetti au titre désespérant, la pensée de la mort avait réussi à s'immiscer avec eux, en se faufilant entre cactus et tortues. Je songeai au tombeau de Canetti auquel j'avais rendu visite à Zurich, non loin de celui de Joyce. J'y étais allé deux fois ; la première il avait encore droit, comme Brodsky à Venise, à une croix catholique, remplacée plus tard par une dalle sans croix, ce qui ne suffit pas à faire de sa sépulture une tombe juive. Mais sur les deux tombes étaient posés de petits cailloux, comme je l'avais vu à Paris sur celles de Celan et de Joseph Roth ; ce qui frappait le plus, cependant, dans les deux tombes voisines à Zurich, c'était leur différence de caractère. Joyce est assis l'air insouciant, les jambes négligemment croisées, un monsieur qui se prélasse le dimanche matin et pourrait aussi

bien fumer une cigarette. D'ordinaire, les morts ne sont pas assis, et encore moins fumeurs, il faut le dire. Une personne assise peut se lever, tandis que l'heure où les morts se relèveront n'a pas encore sonné. Elle n'adviendra – si elle advient – qu'à la fin des temps. La tombe de Canetti avait pour seul ornement sa signature à l'allure ulcérée, rageuse, comme en conclusion d'une lettre furibarde à un adversaire qu'il jugeait par trop obtus. J'ouvre son livre et je lis : *"Soudain, les morts ressuscités accusent Dieu dans toutes les langues de la terre : voilà le vrai Jugement dernier*[1*]*."* Cette phrase elle-même vibre d'indignation. La vie comme complot ourdi par Dieu contre les hommes, cadeau auquel est attachée la peine de mort. Un peu plus haut dans le livre, il est allé visiter l'emplacement où il allait reposer, un endroit qu'il avait choisi lui-même. Cette visite ressemble presque à son contraire, à du désir. Il se demande ce que Joyce va penser, de l'avoir pour aussi proche voisin. Mais Canetti n'est pas homme à faire litière de sa valeur, aussi se demande-t-il si lui-même est vraiment enchanté de reposer au voisinage de Joyce, à propos de qui il a écrit : *"Si j'étais tout à fait sincère avec moi-même, je devrais dire que j'aurais envie de détruire tout ce que Joyce représentait. Je suis contre cette* vanité *du dadaïsme en littérature, qui s'élève au-dessus des mots. Je voue un culte aux mots intacts*[*]*."* C'est un membre du Peuple du Livre qui parle ici, il n'est plus permis d'en douter lorsqu'il poursuit : *"Pour moi, la partie la plus authentique de la langue, ce sont les* noms. *Je peux attaquer*

* Les notes sont regroupées en fin de volume, page 241. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

les noms et les jeter à bas, je ne peux pas les réduire en miettes. Cela vaut même pour le nom de celui pour qui j'éprouve le plus de haine, l'inventeur et le conservateur de la mort : Dieu."* Joyce dadaïste, cela ne me serait pas venu à l'esprit, mais haïr quelqu'un qui n'existe pas pourrait aussi passer pour une forme de dadaïsme.

Le hasard a voulu (mais pour les lecteurs, le hasard n'existe pas) que je lise en même temps un livre déjà assez ancien de Philip Roth, *Le Théâtre de Sabbath*, dont le héros, Mickey Sabbath, part comme Canetti à la recherche de l'endroit où il voudrait être enterré. Deux juifs en quête de leur tombeau, et Sabbath est obsédé lui aussi par la mort, le livre n'est qu'un long "air de la folie" chanté en duo par éros et thanatos : séances de masturbation répétées de Sabbath sur la tombe de la femme adultère avec qui il entretenait une relation hyper-érotique, décrite par Roth en termes des plus explicites, avec un luxe de détails propres à épuiser le lecteur par procuration, c'est comme de gravir sous une chaleur étouffante un chemin de montagne interminable jusqu'à l'extinction de ses forces ; pour le lecteur que je suis, c'est le contraire même de l'érotisme de Nabokov, qui peut être aussi extrême mais opère par la suggestion, et non par l'énumération d'aberrations sexuelles ou un déluge de détails réalistes.

Si Sabbath n'est pas Humbert Humbert, il n'en reste pas moins un personnage inoubliable avec ses obsessions grotesques, et c'est ce personnage qui, errant dans un cimetière de province mal entretenu, se met à marchander avec le gardien à propos du lieu et surtout du coût de sa sépulture, une somme qu'il

verse sur-le-champ. Canetti se serait-il reconnu dans cet épisode, je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il aurait été révolté par l'épitaphe scandaleuse que Sabbath veut faire apposer sur sa tombe et qu'il remet à l'entrepreneur de pompes funèbres dans une enveloppe scellée, en même temps que les frais d'enterrement et les honoraires du rabbin. La différence, c'est que Sabbath n'a pas vraiment existé, bien sûr. Les personnes fictives ont besoin de plus de mots, Canetti pouvait se contenter de sa signature marquée comme une griffure dans la pierre, et des noms de sa première et de sa seconde femme, Veza et Hera.

3

À quel moment un fait devient-il un événement ? Une catastrophe ferroviaire, une visite totalement inattendue, la foudre qui frappe. Ce dernier cas se présente régulièrement sur cette île en été, un ciel zébré de funestes signes électriques et soudain, un coup mortel. Rapporté le lendemain dans le journal local, c'est un événement. Mais comment cela s'appelle-t-il lorsqu'un fait se produit qui, pour le monde, n'aura jamais valeur d'événement, alors que c'en est un pour vous ? Heure matinale, les *esteras*, ces stores de paille tressée, ne sont pas encore baissés. Je suis assis sur la terrasse et voilà qu'à côté de moi une huppe se pose, avec un sens inimitable de la mise en scène. Elle ne m'a pas vu, sinon elle se serait déjà sauvée. L'*Upupa epops*, la huppe fasciée, est très craintive. Mais elle reste là, posée à côté de moi sur la terre sèche et brune, tout près de l'hibiscus qu'on

vient de planter et qui ne veut pas pousser. S'il est un oiseau qui ressemble à une fleur, c'est bien elle. En espagnol, son nom est *abubilla*, mais ici, sur l'île, on l'appelle *puput.* A-t-elle conscience de sa beauté ? Elle a une haute crête de plumes dressées, couleur cannelle à la base, mais noir et blanc vers leur extrémité. Son long bec recourbé est brun-gris, ses pattes couleur ardoise, le bout de sa queue a une mince raie blanche, puis une bande noire plus large. J'observe une immobilité totale, mais il suffit d'un petit mouvement de ma main et la voilà partie, je la vois disparaître – en fait, je m'en aperçois, c'est un mâle – au-dessus du champ des voisins, de son vol étrange, bas, montant et descendant.

Je n'ai jamais vu un nid de huppe, il paraît qu'elle en fait un vrai capharnaüm, ce qui arrive parfois aussi chez les humains avec les belles personnes. Est-ce un événement si la journée, ensuite, en devient différente ?

4

"Il faut cultiver notre jardin[**2] ", dit Voltaire à la fin de *Candide.* Et s'il en allait autrement, si c'était le contraire ? Je ne suis pas une plante, mais si c'était au contraire le jardin qui me cultive, *moi* ? Qui m'inculque des formes inattendues de vigilance ? Je n'avais encore jamais réfléchi au rouge du pétunia. Peut-être pas non plus à la couleur rouge en soi, d'ailleurs, à la raison pour laquelle on voudrait qualifier de "noires" certaines nuances de rouge. Les heures de la journée, la présence ou l'absence de nuages, créent leurs formes particulières de peinture.

Ou de théâtre. Pas de nuages, au plus chaud de l'après-midi : le pétunia devient rouge sang, le rouge d'après le crime passionnel, le rouge maléfique, le rouge-noir sur le sable de l'arène où l'on traîne le cadavre du taureau. Le vent qui tourne, tramontane, menace d'orage, ciel de cendre : le pétunia se fait soudain acteur, un maître d'imitations virtuoses, un noir de plomb envahit le rouge, il y a du désastre dans l'air, on m'aura prévenu.

5

La politique littéraire (cela existe : hégémonies, influences, triumvirats, héritages) et la mort. Elias Canetti ("mon prénom me cause un malaise croissant, le prophète Élie a triomphé de l'Ange de la Mort") parle de Thomas Bernhard. Il le revendique, mais craint en même temps de devoir l'abandonner à Beckett. "Je l'élève à la dignité de disciple et bien sûr, il l'est de façon beaucoup plus profonde qu'Iris Murdoch [ex-amante de Canetti], qui traite tout avec agrément et légèreté et n'est plus au fond qu'un ingénieux et amusant auteur de divertissement. Elle ne saurait être véritablement de mes disciples, pour la simple raison qu'elle est obsédée par le *sexe.* Bernhard, en revanche, est obsédé par la mort, tout comme moi. Pourtant, ces derniers temps, il subit une autre influence qui tend à supplanter la mienne : celle de Beckett. L'hypocondrie de Bernhard le rend sensible à Beckett. Il est influençable, vulnérable. Tout comme Beckett, il recule devant la mort, au lieu de s'armer contre elle. […] C'est pourquoi je pense qu'il existe, grâce au renfort de

Beckett, quelque chose comme une surestimation de Bernhard, mais une surestimation par le haut : les Allemands ont trouvé en lui leur Beckett."

Exit le disciple, il a eu le tort de servir un autre maître, de mettre de l'eau dans le vin de la mort. Son compte est réglé. C'était en 1970. Furieux, Bernhard réagit dans l'hebdomadaire *Die Zeit.* Six (!) ans plus tard, Canetti lui répond dans une lettre, qu'il n'enverra pas. *"Vous distribuez des coups avec une rage aveugle**. *"* Dernière phrase non envoyée : "Vous n'avez personne pour vous dire la vérité, la vérité n'a-t-elle plus d'importance à vos yeux ?" Pour Canetti, la mort était un ennemi irréductible, qui devait être combattu comme un adversaire vivant. Ceux qui pactisaient avec l'ennemi, il les haïssait, et sa haine n'avait rien d'abstrait. Distribuer des coups avec une rage aveugle, j'aimerais bien le faire moi aussi. Que me manque-t-il, qui m'en rend incapable ?

6

Jadis, il y a plus de cinquante ans, j'ai écrit un livre, *Le chevalier est mort.* C'est le cri d'un oiseau de nuit qui m'y fait penser. Le roman a pour cadre une île de la Méditerranée, pas celle-ci, une île plus proche de l'Afrique. Cet oiseau, je l'entends ici aussi. À l'époque, j'avais décrit en ces termes son cri sans cesse répété : *glouc* – silence – puis de nouveau *glouc.* Je n'ai pas relu le passage, mais je reconnais ma fascination pour ce cri parce qu'il se répète avec une régularité de métronome, les intervalles sont toujours d'égale longueur, on peut compter

les secondes. Mon guide d'ornithologie transcrit ainsi le cri du hibou petit duc : *tjuh.* Cette finale sans consonne dure est exacte, à vrai dire la meilleure imitation serait un *pouh* prononcé à voix basse. C'est un cri très mystérieux et si l'on tend l'oreille on peut entendre la réponse, toute semblable, mais plus douce, un cri indissociable de la nuit, et de la chasse, un appel annonciateur de mort pour les scarabées, les hannetons et les araignées. C'est lui qui appelle, elle qui répond, je suis témoin d'une intimité invisible, cachée dans l'obscurité de la nuit méditerranéenne.

7

Pour séparer le monde domestique du monde extérieur, j'ai une barrière minorquine, faite du bois de l'olivier sauvage, que l'on met d'abord à sécher avant de le plonger dans l'eau et de lui imposer une forme précise ; ce sont six ou sept branches transversales de bois nu, minces, longues et légèrement recourbées, avec une autre qui les coupe en diagonale, de haut en bas, et fait tenir l'ensemble. Les hommes qui confectionnent ces *barreras* s'appellent *arraders*, autrefois ils passaient de *lloc* en *lloc*, de ferme en ferme, où il y avait toujours quelque chose à réparer. Ils sont les derniers à pratiquer leur art, comme les bâtisseurs de murs. À la campagne on voit encore leurs barrières, bien qu'elles ne cessent de perdre du terrain au profit de hautes portes de bois peint, qui arrêtent le regard. Derrière elles se trouvent des maisons appartenant à des gens qui ne sont pas de l'île, la hauteur du portail et l'invisibilité de la vie

qui se déroule derrière lui dénotent à la fois la présence d'un patrimoine et la peur de le perdre. Ma grille à moi s'appelle *barrera*, elle n'a pas de serrure, donc pas de clé, on la ferme en passant un long crochet de métal dans un anneau, ce que la plupart du temps nous négligeons de faire, et on l'ouvre en tirant sur la branche supérieure, à la forme galbée ; mais au moment où j'ai voulu le faire cette semaine, il y avait là un papillon de nuit, grand comme une main d'enfant. Aucun doute possible, c'était un animal d'une insolente beauté, avec son design digne de l'École de Vienne, efficace, sobre, monacal, austère, mais dans la modernité. Sa couleur était celle du bois sec, un camouflage parfait. Il ou elle n'était pas là par hasard et, quel qu'il fût, l'animal n'est pas resté longtemps seul. L'instant d'après, ils étaient deux, un couple ami. J'étais heureux qu'ils aient choisi ma barrière. Je n'avais pas à les protéger, ils étaient trop gros pour les geckos qui habitent aussi mon jardin, les rats ne grimpent pas aux barrières et les faucons, chouettes et autres busards ne se risquent pas aussi près des maisons. Leur pire ennemi, c'était moi, mais nous ne le savions pas encore. La surprise de ce premier instant passée, je les ai revus presque tous les jours. D'ordinaire ils s'envolaient quand je voulais franchir la barrière, mais ils semblaient si apprivoisés que Simone a pu photographier l'un des deux tout à loisir. Cette photo à la main, je me suis mis à compulser mon guide des papillons, car les papillons de nuit, qui sont de la famille des mites, sont classés parmi les papillons, du moins dans l'ouvrage espagnol que j'ai ici. Mais je ne les ai pas trouvés. J'ai vu les créations les plus surprenantes, Gucci, Armani, des

modèles d'une grande beauté, je comprends que certaines personnes préfèrent croire en Dieu plutôt qu'au big bang et à l'éternel Déroulement Automatique qui s'est ensuivi. Il se trouve que je vis dans un monde de designers et de créateurs et il faut bien qu'il y ait quelque part une signature, encore que nous n'ayons jamais vu la signature de Dieu – à moins que ce ne soit justement ce papillon de nuit. Papillon de nuit ou papillon tout court, c'est précisément la question. Les papillons de nuit ont des antennes filiformes, sans renflement à l'extrémité, voilà une chose que j'avais déjà apprise, par conséquent l'élégante créature de notre photo était un papillon de nuit, mais lequel ? N'avait-il pas de nom ? Pourquoi n'était-il pas dans le livre ? Le dénouement s'est produit aujourd'hui, amenant avec lui la désillusion. Sous une pile de vieux journaux, nous avons retrouvé tout à coup un courrier alarmiste du Conseil insulaire, vestige de l'année dernière : "*ALERTA !!* Vos palmiers en danger de mort !" Je me suis rappelé que Xec nous avait dit qu'il devait vaporiser telle ou telle substance sur les palmiers, parce que l'espèce était spécialement menacée par un animal, de même que nous avions dû, il y a quelques années, combattre le fléau des chenilles processionnaires en accrochant je ne sais plus quoi dans les pins. Cette fois, c'était l'*Oruga barrenadora de las palmeras*, la "chenille foreuse des palmiers", qu'il fallait combattre. J'ai compris aussi pourquoi je ne l'avais pas trouvée dans mon guide des papillons : mon livre datait de 1985, or c'était une immigrante de fraîche date, une intruse vorace originaire d'Uruguay et d'Argentine, qui s'attaquait à nos palmiers.